

Lorsqu'une meule énorme, ont-ils dit—il me semble
La voir—...apparaîtra sur la cité...—Je tremble
Que ce ne soit Paris—...dont les enfants auront
Effacé Jésus-Christ du cœur comme du front...
Vous l'avez fait—alors que la ville, enivrée
D'elle-même, aux plaisirs du sang sera livrée...—
Qu'en pensez-vous ?—... alors l'ange la rayera
Du monde, et le rocher du ciel l'écrasera.

Et lorsque tout cela viendra à passer, chacun pourra
s'écrier :

... Pour longtemps le monde est dans la nuit !

Dans la colère de Samson, de Vigny raconte à ceux
qui le liront ce qu'il a eu à souffrir de la femme. Tout
serait à citer dans ce chef-d'œuvre, ainsi que nombre
de savants critiques l'ont qualifié. Nous nous réservons
le plaisir de l'étudier plus à loisir dans un prochain
article.

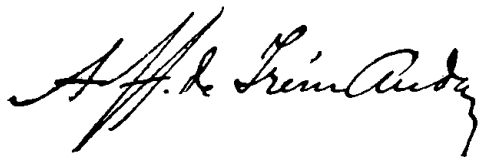
Hélas, en dépit des beautés innombrables répandues
dans ses œuvres et malgré l'espoir du poète lui-même,
il en a été d'Alfred de Vigny comme d'Alfred de
Musset : un oubli indifférent a récompensé de ses
efforts d'Eloa, l'auteur de la *Colère de Samson*, le
"chevalier-trouvère," comme l'appelle un critique.

Jeune postérité d'un vivant qui vous aime :
Mes traits dans vos regards ne sont pas effacés ;
Je peux en ce miroir me connaître moi-même,
Juge toujours nouveau de nos travaux passés !
Flots d'amis renaissants ! puissent mes destinées
Vous amener à moi de dix en dix années.
Attentifs à mon œuvre, et pour moi c'est assez !

"Hélas ! le noble vœu du poète, son ferme espoir ne
s'est pas réalisé... Ne croyez pas cependant que la
gloire d'Alfred de Vigny soit à jamais éteinte. Quand
auront disparu ces comètes échevelées, ces météores,
fusées volantes, qui jettent le trouble dans le monde
céleste, elle se rallumera parmi les astres blancs et
doux de la voie lactée, au firmament purifié, dans le
voisinage d'une étoile de première grandeur qui, elle
aussi, en ce moment, subit une éclipse profonde, un
peu au-dessous, mais à côté de Lamartine."*

Alfred de Vigny ! c'est un génie sombre, triste,
mélancolique, philosophe. Sa poésie est nuageuse et
écœurante parfois, mais on l'aime, et, souvent, l'on
ne peut s'empêcher de pleurer en lisant ses vers si
tristes, si pleins de sentiments ou bien tendres et bons,
ou cruels et mauvais. Un je ne sais quel désespoir
s'empare parfois de notre être en parcourant ces pages
si tristes mais si belles !

Vigny paraît être un sceptique, et en même temps
un idéaliste qui s'élève souvent au-dessus de la terre,
allant chercher dans les plaines éthérées et sublimes,
dans les régions célestes des astres, une inspiration qui
l'éloigne de la terre et le transporte ravi aux pieds de
la divinité ! En un mot, c'est un poète, un grand
poète !



L'HON. C.-A. GEOFFRION
(Voir gravure)

Le 18 de ce mois, à deux heures du matin, s'éteignait
doucement et presque sans souffrance, l'honorable
M. Christophe-Alphonse Geoffrion, Conseil de
la Reine, ex-bâtonnier du Barreau de la province de
Québec, ministre sans portefeuille au gouvernement
fédéral.

La veille, S.G. Mgr Bruchési lui avait porté les con-
solations dernières ; son ami de vieille date, sir Wilfrid
Laurier, premier ministre du Canada, était allé lui
faire ses adieux. Tous les journaux, anglais ou fran-
çais, ont fait de ce savant avocat de grandes louanges :
nous avons été impressionné, nous, en lisant que ce
fut lui qui prit la défense de notre regretté arche-
vêque, Mgr Fabre, traîné devant les tribunaux par
des fils aigris, révoltés, mais enfin, des fils : notre

* Etudes littéraires sur le XIX^e siècle du Père Vaudon p. 235

vénéral archevêque leur avait pardonné dès le jour
même de leur révolte. Quant à l'hon. M. Geoffrion,
son courage à défendre l'Eglise outragée dans un de
ses apôtres, nous paraît son plus bel éloge.

M. Geoffrion, né à Varennes le 23 novembre 1843,
était un avocat de haute science, mais, contrairement
à la trop grande quantité de ses confrères aux vieux
pays comme en ce nouveau monde, il n'aimait pas du
tout la politique. Aussi est-ce presque malgré lui qu'il
fut élu député en 1895 à une forte majorité, puis le
23 juin 1896. Le 21 août 1896, il prêtait serment
comme membre du Conseil Privé et du cabinet
Laurier.

En 1870, il avait épousé Mlle Eulalie Dorion, fille
de feu sir A.-A. Dorion.

Il fut très charitable : c'est aussi le plus bel éloge
d'un disparu.

Nous espérons qu'il trouvera miséricorde, comme il
a été lui-même miséricordieux ici-bas.

A toute sa famille, nous osons présenter nos condo-
léances : que le souvenir des vertus du défunt reste
en eile comme un dépôt sacré, comme un guide
assuré.

FIRMIN PICARD.

PENSÉES INTIMES

Penchée à la fenêtre de ma chambrette où frisson-
naient mes fleurs, j'écoutais, ravie, bercée comme en
un rêve où vibraient mille voix enchanteresses, les
murmures harmonieux apportés par la brise odorante
des premiers beaux jours. Mes yeux doucement se
fermaient comme au contact d'un frôlement d'ailes
pour se reporter bientôt vers la voûte céleste, toute
de lumière et d'azur.

Regarde, amie, semblait-on chuchoter à mon oreille,
regarde combien est beau ce soleil d'or, brillant dans
le ciel tout bleu ! Vois comme la gracieuse hiron-
delle volète joyeusement au-dessus de la cime ver-
doyante des arbres ; entends comme tout chante et
palpite, et souviens-toi que c'est l'heure exquise où la
nature en fête revêt ses plus beaux atours pour rece-
voir les hommages que tout mortel à l'âme quelque
peu sensitive s'empresse de lui offrir.

Dis, cette admirable nature qui toujours fit tes
délices, est-elle donc maintenant sans charme pour
toi ?

Les poètes ne la chantent-ils pas avec le même
enthousiasme, ou bien es-tu de celles que tout lasse et
qui, dans leur suprême inconstance, ne trouvent plus
rien à aimer ?

A cette voix intérieure, toute pleine de reproche
voilé, je répondais vaguement :

C'est ainsi que souvent par caprice on immole
Ce qui fut un attrait ou même un sentiment,
Et que le pied distrait foule indifféremment
Les débris d'une ancienne idole.

Et je songeais au fond de moi-même : oui, l'incon-
stance serait parfois de bonne guerre. Mais tout aus-
sitôt ma pensée glissant sur ce sujet, s'arrêtait à une
opinion contraire pour en méditer la touchante logique
en redisant tout bas :

Oh ! n'outrageons jamais ce qui nous a charmé ;
Épargnons au passé le dédain et l'insulte,
Et si le cœur se ferme après avoir aimé
Qu'il respecte son ancien culte.

Si donc cette belle nature que j'aime, me trouve
aujourd'hui muette en face de ses merveilles, c'est que
ma pauvre plume ne sait pas chanter ; c'est une
grincheuse qui pleure et gémit comme les accords
mourants d'un luth qui se brise. Et puis, il y a de ces
choses "qui se sentent mais qui ne peuvent s'ex-
primer" ou que l'on prend plaisir à taire pour les
mieux savourer.

A ces moments de doux rêve, il y a un quelque
chose qui chante en notre âme, et la pensée alors,
vagabonde ou réfléchie, y fait naître de suaves impres-
sions qui, sans la troubler, passent tantôt comme un
rayon lumineux que voile un blanc nuage, tantôt

comme une ombre fugitive qui, sans en rider la sur-
face, passe sur une onde limpide miroitant sous le
ciel radieux.

A quoi bon rêver, pensent pourtant certains esprits
pour qui le rêve n'est, après tout, qu'une chimère for-
mant l'apanage des âmes "éthérées." Le rêve est
l'essence de la vie, répondront ceux dont l'heureuse
existence se compose d'affectueuse tendresse, de saines
récréations et de purs baisers, parce que c'est l'ange
aux ailes roses que le cœur, vierge encore des passions
du siècle, aime à caresser aux heures de loisirs. C'est
également le reposoir de ces êtres chagrins auxquels
il dérobe pour un instant les sombres dehors d'une
triste réalité. Enfin, puisque l'on répète si souvent
que toute la vie n'est qu'un rêve tissé de joie et de
douleur, comment, hélas ! ne pas rêver ? L'artiste et
le poète ne rêvent-ils pas pour s'inspirer ?... L'ambi-
tieux qui convoite ne rêve-t-il pas au milieu même de
ses ennuyeux calculs ? Oui, chacun, à ses heures, est
plus ou moins envahi par le rêve, et tous, à ses appels
séduisants, montent rapidement aux régions "éthé-
rées" ; mais qui dira l'enivrante quiétude qu'apporte
le rêve angélique du chrétien dont le regard, avidement
fixé vers les célestes parvis, s'empli d'extase et
de rayonnement ? Rêve rendu sublime par les pensées
mystiques qui le divinisent. Ce n'est plus le rêve, c'est
l'ardente aspiration de l'être humain au séjour de
toute réalité et d'éternelle splendeur.



SINGULIER PROCÉDÉ

Les différents départements, qui composaient les
fêtes françaises au Parc Sohmer, ayant été photogra-
phiés par groupes, nous sommes étonné d'apprendre
qu'une dame du comité a fait chorus avec le photo-
graphe pour disposer arbitrairement de ces photogra-
phies en faveur d'un seul journal.

Nous considérons que ni le photographe, ni un
journal quelconque ne pouvaient disposer de ces
groupes sans en référer à l'autorité du président de
l'Union Nationale Française, M. Pinotaux, ou la pré-
sidente générale du comité des dames, Mme de Gon-
zague.

Nous prions donc ces derniers de nous informer, à
la première réunion générale, si c'est de leur assenti-
ment et de celui du comité général, que tous les jour-
naux de Montréal ont été mis en interdiction, sauf un,
et mis dans l'impossibilité de reproduire ces groupes
qui étaient acquis avant tout à l'Union Nationale
Française en dehors de tout autre privilégié. Le fait
d'avoir posé en groupe ne permettait pas en droit, de
disposer de ces groupes sans en référer à la majorité
de ceux qui y avaient pris part.

Nous n'avons pas marchandé notre concours à la
fête française et nous ne réclamons que l'égalité pour
la reproduction des nouvelles et des gravures qui
pouvaient intéresser nos lecteurs. Nous considérons
que le procédé de cette dame, s'il n'a pas été autorisé
en comité, manque de sentiment patriotique, et il a
empêché l'extension de la publicité en faveur d'une
œuvre française.

A LA MÉMOIRE

DU REGRETTÉ L'HONORABLE C.-A. GEOFFRION

Repose et dors en paix, luttant infatigable,
Toi qui, semant le bien, jamais ne reposas.
Sans reproche et sans peur, tu fus grand, charitable :
Ton souvenir est cher et survit au trépas.

Rapide fut le cours de ta noble carrière ;
Pour combler ta vertu, tu mourus en croyant.
Dors au milieu des fleurs qui couronnent ta bière :
Bonté, Justice, Honneur : Voilà ton monument.

Z. MAYRAND.

Montréal, 20 juillet 1899.